

Journal des traducteurs Translators' Journal

L'esprit des bilingues

Félix de Grand'Combe

Volume 2, numéro 2, 2e trimestre 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061356ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061356ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grand'Combe, F. (1957). L'esprit des bilingues. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 2(2), 60–61. <https://doi.org/10.7202/1061356ar>

L'ESPRIT DES BILINGUES

par Félix de GRAND'COMBE, Londres.

Nous savons tous, la plupart d'entre nous par expérience directe, combien il est difficile d'avoir de l'esprit dans sa propre langue. Quant à la difficulté d'en faire preuve dans un autre idiome, elle est quasi insurmontable; aussi n'est-ce pas ma faute si je ne puis soumettre que de fort peu nombreux exemples de ces réussites exceptionnelles.

Il y a quelque soixante ans, mon père me cita un trait d'esprit en latin que je n'ai jamais oublié. Il avait pour auteur un de ses condisciples, le nommé Dabo, au Collège de l'Arc à Dôle, tenu par les Pères qui possédaient également alors celui de La Flèche. Ils avaient organisé une composition de vers latins dont le sujet était laissé au choix des élèves. Notre jeune homme se contenta de remettre les trois vers suivants :

Arcum Dola dedit Patribus
Dedit alma Sagittam Gallia
Quis funem quem meruere dabit ?

qu'il signa bravement 'Dabo'. Les Pères, faisant preuve d'un louable sens de l'humour, vous le flanquèrent à la porte non sans lui avoir décerné le premier prix.

Le second exemple est dû à mon vieux labadens du lycée (alors Collège) Chaptal, Salvador de Madariaga, qui y obtint le prix d'honneur de dissertation française au Concours Général (pas si mal pour un Espagnol). Quand il cessa d'être Ambassadeur de son pays près la cour de Saint James, un de ses amis lui demanda : "*And now I suppose you will be going back to your pen ?*" A quoi l'ex-diplomate répondit finement : "*Do you mean the pen I live in or the pen I live by ?*"

Mon troisième exemple, je l'emprunte à mon ancien collègue au Parlement, Francis Perrin, illustre fils d'un illustre père, qui devait devenir plus tard Haut Commissaire à l'Energie atomique. Un jour que, au Palais du Luxembourg, nous étions en train de parler à un membre de la Chambre des Communes peu familier avec le français, il m'arriva de lui demander : "*How many cigarettes a day do you smoke ?*" Il faut dire qu'à ce moment-là le tabac était très rare et que F. P. était gros fumeur. Choissant fort habilement sa réponse parmi les locutions techniques de son parler professionnel, il répondit en souriant : "*Any given quantity*".

Un jour, avant d'avoir été incarcéré à Madrid par Franco, je déjeunais à Malaga, chez des amis hollandais. L'autre invité était l'ancien Ministre des Pays-Bas en Espagne. Dans le cours de la conversation, la maîtresse de maison lui rappela qu'elle avait donné un dîner en son honneur quand il était venu en Andalousie pour quelque mission officielle. "*Mais, ajouta-t-elle, j'espère que vous ne vous en souvenez pas, car, par suite d'un accident, je vous avais fait servir un fort mauvais vin.*" — "*Bien au contraire, chère Madame, je me rappelle fort bien cet excellent dîner et je n'ai pas non plus oublié le vin, fort bon d'ailleurs*", et, clignant de l'oeil, "*l'eau m'en vient encore à la bouche*", ajouta-t-il.

L'exemple suivant m'est fourni par un autre Français qui habite Londres. Il travaillait à son bureau sous les fenêtres duquel un terrassier occupé à réparer la chaussée sifflait inexorablement et sans interruption. Notre auteur, finissant par en être excédé, s'écrie tout à coup en s'adressant à sa femme : "*For God's sake, chuck him a bottle of beer*". Souriant, elle répond : "*To wet his whistle ?*" — "*No, no*", rétorque son mari, "*just to damp it.*"

Il m'est possible de prouver qu'un mot d'esprit en langue étrangère peut entraîner des effets bénéfiques. Un de mes camarades de la première guerre, le Capitaine B., commandant un bataillon au Chemin des Dames, après une dure attaque insistait auprès de son Colonel pour que celui-ci citât un de ses lieutenants qui s'était fort héroïquement comporté. Le Colonel se dérobait : "*Attendons*, disait-il, *la fin de cette bataille.*" Un peu impatienté, le Capitaine B. s'exclama : "*Mon Colonel, bis citat qui cito citat.*" L'officier supérieur qui se piquait d'être bon latiniste, accorda immédiatement la citation demandée.

Arnold Bennett, parlant un jour à Henry D. Davray et à moi-même, critiqua certain commentaire sur un défunt en disant : "*Nihil de mortuis nisi bunkum.*"

La phrase suivante, bien que presque pensée en latin, ne rentre pas tout à fait dans mon sujet ; je la cite néanmoins en raison de son actualité : "*Nehru fiddles while Burns roams*".

Evidemment, si l'on voulait forcer un peu le cadre en admettant les traductions spirituelles, il ne serait pas trop malaisé de le bien remplir ; mais cela sera pour un autre article et je compte sur l'obligeance de mes lecteurs pour m'en fournir la matière. A titre d'encouragement, je leur citerai toutefois deux exemples : celui d'un vieux professeur de français devant qui l'on prétendait qu'il n'était pas possible de traduire "photographie" en latin et qui répondit : "*speculum memor*". Et pour terminer, la géniale traduction de "une demi-vierge" par "*a near Miss*".

